

Dans ce commentaire de l'épître de Jacques jusqu'alors inédit, le grand penseur Jacques Ellul montre avec audace et brio qu'à travers les sujets abordés (le service, la souffrance, l'épreuve de la foi, la tentation de la richesse) il n'est pas question de morale mais de liberté. Il dévoile l'harmonie et les lignes de force du texte : le Dieu libérateur; le salut universel; le caractère révolutionnaire de la Parole entendue dans la Bible. Aucune philosophie, aucun religieux ne tient devant la Parole; la Vérité n'est ni une catégorie philosophique, ni une somme de connaissances, ni une théorie scientifique unifiée et élégante. La Vérité est un homme nommé Jésus. Ce texte lumineux questionne chacun de nous : aujourd'hui, où es-tu, quelle place prends-tu dans le monde ?

Jacques Ellul (1912-1994), est historien du droit, sociologue, théologien. Auteur très original, il a publié une soixantaine de livres, la plupart traduits à l'étranger, portant sur deux thèmes principaux : la sociologie dans la société technique moderne et l'éthique chrétienne de notre société. Sa pensée devient, dans la crise environnementale, sociétale, spirituelle que nous connaissons, de plus en plus requise.

www.bayard-editions.com



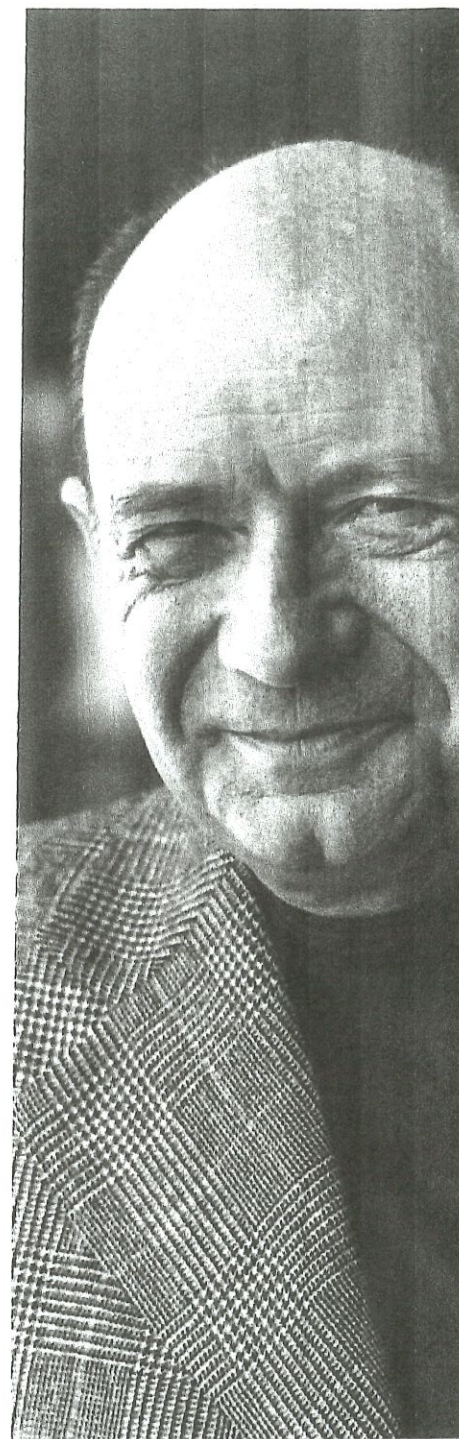
© Ulf Andersen / Gamma

Jacques Ellul

La loi de liberté

Commentaire de l'épître de Jacques

bayard



Avant-propos

L'épître de Jacques a mauvaise réputation, au moins chez les protestants. Déjà, Luther l'appelait « l'épître de paille ». À ses yeux, la théologie catholique se fondait sur cette épître pour soutenir les œuvres. Certains protestants l'ont néanmoins défendue, Kierkegaard par exemple, que je considère comme l'un des plus grands théologiens protestants. Sans avoir fait un commentaire continu de l'épître, il a écrit à son propos les choses les plus remarquables, en particulier les deux textes : *Pour un examen de conscience* et *L'évangile des souffrances*. Ces textes restent tout à fait décisifs pour la compréhension de l'épître de Jacques.

À première vue, le texte est composé de neuf questions indépendantes les unes des autres : épreuves et tentations, mise en pratique de la parole de Dieu, discrimination des personnes

condamnées, foi dans les œuvres, modération dans l'usage de la parole, sagesse, résistance aux passions, mauvais riches, exhortations diverses. Or, en examinant le texte de près et sans préjugés, nous découvrirons une certaine logique, un lien profond. Comme le remarquent les grammairiens hellénistes à propos de ce texte, du point de vue de la langue grecque, nous avons l'un des textes les plus littéraires, les plus remarquables du Nouveau Testament, un texte certainement écrit par un homme de haute culture. Le style ne présente aucune rupture, une telle unité et une telle qualité de style ne pourraient exister dans une juxtaposition de chapitres composites.

Qui est Jacques, l'auteur de l'épître ? La tradition chrétienne y a vu le frère de Jésus, celui dont il est dit dans l'Évangile que lui et les autres membres de sa famille ne croyaient pas à la prédication de Jésus¹. Selon la tradition, ce frère s'est converti après la résurrection de Jésus et est devenu le chef de l'Église de Jérusalem. Effectivement, le chef de l'Église de

1. Cf. Jn 7,3-5 et Mt 13,55.

Jérusalem s'appelait bien Jacques, mais on ne sait pas s'il s'agissait du frère de Jésus. Il semble difficile d'attribuer ce texte au frère de Jésus, lequel ne parlait qu'araméen et ne connaissait pas le grec. Or, la qualité littéraire de ce texte suggère le contraire.

Vraisemblablement, l'auteur de l'épître n'est pas le frère de Jésus. Il est possible que ce soit un proche de Jésus. Luc parlait bien le grec. Selon les historiens s'appuyant sur la langue grecque utilisée, il aurait joué un rôle dans les Églises situées en Grèce. Il n'empêche, une forte pensée juive est sous-jacente à ce texte écrit aux alentours de l'an 60.

Une liberté qui est un changement de vie

Chapitre 1, verset 1

Jacques, serviteur de Dieu et du Seigneur Jésus Christ, aux douze tribus qui sont dans la dispersion, soyez dans la joie.

Chaïrein, que l'on traduit par « salut », veut dire littéralement « soyez dans la joie ». Il faut le traduire ainsi, car le texte rebondit immédiatement au verset 2 par : « Mes frères, regardez comme un sujet de joie. »

« AUX DOUZE TRIBUS
QUI SONT DANS LA DISPERSION »

Cette épître n'est pas adressée à une Église. On l'appelle d'ailleurs l'« épître catholique » car elle n'est pas adressée à une Église en particulier, cette épître s'adresse à tous. L'évocation des douze tribus suggère que l'épître s'adresse aussi aux Juifs, on la qualifie d'ailleurs de très judaïsante.

L'épître s'adresse au *peuple* dispersé. Les historiens y voient soit la dispersion après destruction de l'Église de Jérusalem, soit celle survenue après la première persécution. Selon moi, ce terme n'a pas une signification historique mais évoque, comme le montre la suite du texte, le peuple de Dieu déjà dispersé depuis la division en douze tribus. Il faut y voir non un événement historique ponctuel, mais une sorte de destin de vie, de caractère permanent de l'Église, du peuple de Dieu : Israël et l'Église sont séparés, le peuple juif est dispersé (la diaspora), et les Églises sont elles aussi séparées ou dispersées. Malgré tout, cette Église — catholique, universelle — existe parce que la Parole de Dieu lui est adressée.

JACQUES, SERVITEUR DE DIEU

Jacques est qualifié de « serviteur de Dieu et du Seigneur Jésus Christ ». Cette expression est tout sauf banale. On n'a jamais fini d'approfondir la signification du terme serviteur, qui qualifie notamment la personne de Jésus. Le serviteur de Dieu, celui qui, appelé par Dieu, a un service venant de Dieu à remplir, qui représente Dieu et qui de ce fait semble avoir l'autorité venant de Lui, celui-là n'est que serviteur. C'est dans la mesure où il représente une puissance absolue, qu'il est serviteur. Le serviteur n'est pas celui qui détient l'autorité et rendrait des services mais celui qui, dès le départ, prend une orientation de non-autorité, une position de non-puissance. C'est absolument indispensable. Prétendre exercer avec puissance le ministère d'envoyé de Dieu, d'*apostolos* venant de Dieu, est absolument délirant. C'est forcément le Grand Inquisiteur.

« SOYEZ DANS LA JOIE »

En s'adressant à ces Églises, à ces douze tribus dispersées, la première et la seule injonction est : « Soyez dans la joie. » Ce texte n'a rien de consolant, rien de gentil, rien d'agréable. Au contraire, on se trouve en présence d'exigences, de commandements. L'épître n'allège absolument pas la situation ou la tâche de ce peuple de Dieu dispersé, mais manifeste au contraire l'exigence du message. L'appel à la joie se situe au-delà de l'épreuve, au-delà de la consolation que Jacques pourrait adresser à ce peuple de Dieu déchiré.

Chapitre 1, versets 2 à 8

2 Mes frères, regardez comme un sujet de joie complète les diverses épreuves auxquelles vous pouvez être exposés, 3 sachant que l'épreuve de votre foi produit la persévérance. 4 Mais il faut que la persévérance accomplisse parfaitement son œuvre, afin que vous soyez parfaits et accomplis sans tomber en rien.

5 Si quelqu'un d'entre vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu qui donne à tous simplement et sans reproche, et elle lui sera donnée. 6 Mais qu'il la demande avec foi, sans douter, car celui qui doute est semblable aux flots de la mer agités par le vent et poussés de côté et d'autre. 7 Qu'un tel homme ne s'imagine pas qu'il recevra quelque chose du Seigneur, 8 c'est un homme irrésolu, inconstant dans toutes ses démarches.

De ces versets, assez sévères, quatre questions se dégagent : regarder comme une joie complète les épreuves, s'engager dans la persévérance, demander — une seule chose — la sagesse, et ne pas douter ou demander « avec foi ».

« Mes frères, regardez comme un sujet de joie complète les diverses épreuves auxquelles vous pouvez être exposés. » L'épreuve est sujet de joie, ce qui va à l'encontre de l'attitude normale de tout homme. La vie chrétienne, la vie en Jésus Christ n'est pas une vie naturelle, une vie normale selon les critères habituels. Rappelons-le, le christianisme engage dans une voie anormale, antinaturelle. Cette voie n'est possible que

si l'on considère la vie de l'homme, non pas à partir de soi-même, mais à partir de Jésus Christ.

Dans la vie en Christ, l'épreuve peut être un sujet de joie pour que la vie soit transformée. Le terme « épreuve » signifie d'ailleurs « passer au creuset un métal pour le purifier »¹.

« Regardez comme un sujet de joie complète », qui reprend le « soyez dans la joie » (1,1), apparaît comme un commandement, un ordre que Dieu donne. Mais tout commandement de Dieu, rappelons-le, ne doit pas être pensé comme un ordre, comme une obligation, mais comme une permission. Il n'est pas question ici de déclarer : « Vous avez l'obligation d'être dans la joie », mais « Vous pouvez être, vous avez maintenant la liberté d'être dans la joie, même dans l'épreuve ». Ce qui nous engage dans cette direction de la joie, c'est d'abord la prise de conscience que Dieu partage.

1. « Aussi vous exultez de joie, même s'il faut que vous soyez affligés, pour un peu de temps encore, par toutes sortes d'épreuves ; elles vérifieront la valeur de votre foi qui a bien plus de prix que l'or — cet or voué à disparaître et pourtant vérifié par le feu —, afin que votre foi reçoive louange, gloire et honneur quand se révélera Jésus Christ » (1 Pi,1-7).

L'ÉPREUVE DE LA FOI

Quand Dieu nous parle, la Parole créatrice est mise en nous. Par conséquent, nous sommes créés différents de ce que nous étions. Cette nouveauté de vie est déjà impliquée dans ce commandement : « Regardez l'épreuve comme un sujet de joie. » Savoir que Dieu nous parle, c'est savoir qu'il est pour nous. Nous ne sommes jamais assez persuadés du fait que la Parole de Dieu, créatrice à l'origine du monde, créatrice de Jésus Christ, reste la même lorsqu'elle s'adresse à nous. Elle crée en nous une situation nouvelle, ici caractérisée comme la joie dans l'épreuve, comme l'épreuve sujet de joie.

Quelle est cette épreuve ? Celle de la foi. Comme le texte le signifie, tous les événements de notre vie concrète sont des épreuves de la foi. L'épreuve n'est pas seulement un événement grave, douloureux, un déchirement, une souffrance. Tout événement, y compris le bonheur, la facilité, la richesse, est en réalité une épreuve de la foi. Celle-ci se résume à cette question : « Oui ou non, la foi tient-elle ? »

Tient-elle dans cette circonstance, dans cette situation ? Quelle est ma réponse à la question : « Est-il important ou non, dans cette circonstance, que je sache que Dieu me sauve, qu'il me parle ? » Et si dans telle situation de souffrance ou de bonheur, de plaisir, je réponds, « Oui c'est important », alors je dois cesser de considérer tout à partir de moi-même, à partir de ma propre expérience, de ce que je ressens, mais à partir de la réalité de la présence de Dieu dans ma vie. Le sens de l'épreuve de la foi, c'est ce retournement tout à fait décisif.

Cependant, l'épreuve peut être aussi considérée au sens étroit de souffrance. C'est le grand thème chrétien classique et habituel de la souffrance, ou de l'épreuve comme participation à la souffrance du Christ. C'est dans la souffrance que nous rencontrons le Christ, comme le montre aussi Paul, dans l'épître aux Colossiens 1,24 : « Je me réjouis maintenant de mes souffrances pour vous, et ce qui manque aux souffrances de Christ, je l'achève en ma chair pour son corps qui est l'Église. » Autrement dit, chaque épreuve de la foi de chaque chrétien est un élément constituant l'Église au fur et à mesure,

et parachevant le corps du Christ. Non que les souffrances du Christ aient été incomplètes, n'aient pas été une voie de rédemption suffisante. Mais chaque membre de l'Église vit et participe à la souffrance de Jésus Christ. S'il y a eu là traditionnellement pour les chrétiens une source de joie, cette souffrance reste une épreuve. Par elle-même, la souffrance n'a aucune valeur salutaire. Et Paul le dit très nettement, c'est pour achever la constitution du corps de l'Église sur la terre, rien de plus (Col 1,24). On n'accumule pas les mérites dans le ciel en souffrant.

LA PERSÉVÉRANCE

Second point de ce texte, la persévérance. « Que l'épreuve de votre foi produise la persévérance » (1,3). La Bible de Segond traduit par « patience », un mot extrêmement faible qui a actuellement un sens relativement passif. Le mot ne peut être compris comme résignation face à la souffrance. La résignation comme acceptation passive n'est absolument pas biblique. Job, par exemple, n'est pas un homme résigné mais de combat.

LA LOI DE LIBERTÉ

Le mot grec traduit par « persévérance » est *hypo-moné*. Ce terme, très vigoureux, a le sens de durer, de persister, de résister. Il s'agit d'une persévérance de la foi, d'une continuation de la foi quelles que soient les circonstances. Car, rappelons-le, on n'accède pas à la vie chrétienne d'un coup. L'œuvre du Christ en nous ne s'effectue pas en une fois, mais par une croissance progressive, c'est la raison pour laquelle on parle de nouvelle naissance. L'entretien de Nicodème avec Jésus le manifeste (Jn 3,1-11), l'enfant n'est pas un homme tout de suite, la naissance spirituelle est suivie de tout un cheminement, décrit aussi par Paul : « Vous êtes des enfants, dans la foi, il faut vous donner du lait comme à des enfants. Quand vous serez adultes, dans la foi, on vous donnera de la viande, au point de vue de la Révélation » (1 Co 3,1-2). La croissance progressive suppose une persévérance, une continuation, et c'est l'épreuve qui produit ce cheminement de la persévérance. L'épreuve, c'est la crise. Celle-ci fait évoluer les situations, elle dénoue la contradiction dialectique.

UNE LIBERTÉ QUI EST UN CHANGEMENT DE VIE

... EN REMETTANT À DIEU LES MOYENS DE LA VICTOIRE

Le théologien Jean-Michel Hornus traduit *hypo-moné* par non-violence. Dans l'épreuve, montre-t-il, la victoire, c'est la victoire de Dieu. Nous n'avons pas à arracher la victoire par la force, par la violence, par des moyens efficaces pour surmonter l'épreuve et la dominer. Dans l'épreuve, le texte qui suit le montre, Dieu donne la victoire et la possibilité de dépasser cette épreuve. Par conséquent, la persévérance manifeste que nous remettons à Dieu les moyens de cette victoire. Croire consiste à garder la certitude de la victoire, mais non une victoire remportée par des moyens humains. C'est le cheminement du serviteur. Celui-ci n'utilise pas de puissance, d'autorité, de domination, mais entre dans la voie du servant, remettant la totalité de la gloire à Dieu.

LA SAGESSE DONNÉE PAR DIEU

Comment décrire la sagesse du point de vue de la Bible ? Comme une réalité très pratique, bien

différente de la sagesse des philosophes grecs. Elle n'est ni intellectuelle, ni vague, indécise, indéterminée. La sagesse biblique signifie essentiellement que la grâce et le pardon donnés en Jésus Christ sont liés à nos réalités quotidiennes. La grâce et la vie qui nous sont données, la promesse qui nous habite, supposent un engagement actif de notre part et que, dans la vie quotidienne, nous décidions. Nous n'avons pas à attendre que Dieu vienne résoudre nos problèmes. La sagesse est l'instrument nous permettant de les résoudre. On ne prie pas pour que Dieu agisse dans notre vie, mais pour qu'il nous donne la sagesse, laquelle nous permet de prendre les bonnes décisions. Dieu ne nous remplace pas, mais nous donne la possibilité, dans les difficultés de chaque jour, de découvrir et de faire ce qui est juste.

Cette sagesse n'est pas simplement humaine. Nous ne l'avons pas naturellement, nous ne pouvons pas l'acquérir par une culture ou un développement intellectuel. « Qu'il la demande à Dieu. » Elle est un don. Si quelqu'un n'a pas la capacité de comprendre ce qu'il vit, de prendre les bonnes

décisions, qu'il demande à Dieu la sagesse. Lui la donne à tous, d'une façon absolument libre. Il n'est pas obligé de nous la fournir, mais le texte manifeste une promesse identique à celle de Jésus : « Demandez et l'on vous donnera » (Mt 7,7). Et ce qui est à demander, autant dans les évangiles que dans notre texte, c'est le Saint-Esprit.

Cette sagesse requiert de repartir de cette vision du Dieu qui donne. Il en est de même de l'amour de Dieu. Dieu est avant tout celui qui donne. Il en est ainsi parce qu'il a donné Jésus Christ, le don par excellence, et le garant de tout ce que Dieu donne. Il donne sans motif, sans raison, gratuitement parce qu'il est le Seigneur qui fait grâce. Le texte nous le dit : « du Dieu qui donne à tous ». Dieu donne sans aucune discrimination entre les justes et les injustes. Comme Jésus le dit aussi, « Dieu fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes » (Mt 5,45). Par conséquent chacun peut, sans aucune qualité spéciale, s'adresser à Dieu. Il peut être sûr de recevoir le don du Saint-Esprit ou de la sagesse. Mais notre texte dit aussi, Dieu donne à tous, « simplement ». En grec,

ce terme signifie « sans condition, sans arrière-pensée ».

Dieu donne la sagesse, mais il faut la demander, avec foi, sans douter. Dans la prière, le doute peut exister. On se demande si Dieu a bien le pouvoir de nous exaucer. Dieu est-il là ? En grec, le verbe « douter », *diakrino*, veut dire « hésiter entre deux choses qui ne peuvent pas coexister ». C'est une remarquable définition du doute. Celui-ci vient de la contradiction entre ce que nous constatons dans la réalité du monde visible, et ce que la parole de Dieu nous demande de croire. Évidemment, nous constatons que Dieu n'exauce pas toutes les prières que nous faisons. Par exemple, la parole de Dieu me dit que je suis sauvé, et cependant j'en fais le constat, je continue à être pécheur. Je constate la mort, et cependant la parole de Dieu me parle de la vie et du triomphe de la résurrection. Le doute est donc cette contradiction entre la vérité de la parole de Dieu et la réalité du monde qui nous entoure. Il est impossible de tenir ensemble les deux choses.

Seulement, ce doute n'est pas contradictoire de la foi. Celle-ci me fait d'abord discerner la réalité de mon doute. Autrement dit, il n'y a de doute que là où il y a foi. Si je ne vis pas dans la foi, je ne peux pas douter. Cela n'a plus aucun intérêt ; c'est parce que je crois en la parole de Dieu que je peux avoir cette contradiction. D'autre part, et c'est central, la foi me conduit à m'adresser à Dieu pour exclure le doute : « Je crois Seigneur, viens au secours de mon incrédulité » (Mc 9,24). La foi me fait m'adresser à Dieu pour surmonter le doute. Et au fur et à mesure qu'elle surmonte le doute, la foi progresse.

Avec le doute, nous retrouvons la question de l'épreuve de la foi. Le doute : « sachant que l'épreuve de votre foi produit la persévérance » (1,3), dit l'épître avant de faire un pas de plus : « qu'il demande avec humilité » (1,5). Le doute est un modèle de l'épreuve de la foi : la foi produit la persévérance à travers cette épreuve du doute, un doute surmonté, qui donne un agrandissement, un développement de la foi.

« Celui qui doute est un homme irrésolu, inconstant dans toutes ses voies » (1,8). Dieu accorde la

sagesse dans les difficultés du monde, il ne supprime pas les difficultés. Il accorde la joie dans l'épreuve, il ne supprime pas l'épreuve. Dieu nous donne le moyen de la surmonter, d'aller au-delà. Nous prions pour la paix, et vient la guerre, mais dans la guerre, nous savons que Dieu est notre paix. Nous prions pour recouvrer la santé, et nous sommes en présence de la mort, mais à travers la mort, la vie éternelle se profile. Par conséquent, celui qui doute ne peut pas comprendre ce dépassement. Il est partagé, il ne peut ni conduire sa vie — « un homme irrésolu, inconstant dans toutes ses voies » — ni être exaucé dans sa prière. Pour lui, cette prière n'a pratiquement pas de sens puisqu'il ne demande pas la sagesse permettant de surmonter la situation qu'il vit.

Chapitre 1, versets 9 à 15

9 Que le frère pauvre se glorifie de son élévation. 10 Que le riche au contraire se glorifie de son humiliation ; car il passera comme la fleur de l'herbe.

11 Le soleil s'est levé avec sa chaleur ardente, il a desséché l'herbe, sa fleur est tombée et la beauté de son aspect a disparu : ainsi le riche se flétrira dans ses entreprises.

12 Heureux l'homme qui supporte patiemment la tentation ; car après avoir été éprouvé, il recevra la couronne de vie que le Seigneur a promise à ceux qui l'aiment.

13 Que personne lorsqu'il est tenté ne dise : c'est Dieu qui me tente. Car Dieu ne peut être tenté par le mal, et il ne tente lui-même personne. 14 Mais chacun est tenté quand il est attiré et amorcé par sa propre convoitise. 15 Puis, la convoitise lorsqu'elle a conçu, enfante le péché ; et le péché consommé produit la mort.

Après avoir abordé le thème principal, la relation entre les trois éléments essentiels des versets 2 à 8 — la joie, l'épreuve et la sagesse —, nous continuons avec le problème de l'argent — richesse et pauvreté — considéré comme une épreuve. Ensuite viendra la question de la tentation, de la convoitise.

Les thématiques de ces versets dérivent directement de la question de l'épreuve.

L'ARGENT

Pour la Bible, l'argent est le signe de la puissance. C'est dans le monde une puissance que nous sacralisons et que Jésus mentionne comme une puissance divinisée, Mammon. Elle est aussi le signe de la vente et de l'aliénation. C'est la raison pour laquelle il a une telle importance : l'argent est le contraire de la gratuité et donc, de la grâce. On n'a rien pour rien, alors que le signe de l'action de Dieu, c'est le signe de la gratuité. Enfin, troisième élément, l'argent appartient à Dieu. Nous en sommes donc dépouillés. Si vraiment nous acceptons que, selon la Bible, l'argent appartient à Dieu, il ne nous appartient pas¹.

De leur côté, nos versets 9 à 11 traitent de l'argent à partir de l'idée d'épreuve et de tentation

1. « Je vais mettre en branle toutes les nations, leurs trésors afflueront ici, et j'emplirai de gloire cette Maison — déclare le Seigneur de l'univers. L'argent est à moi, l'or est à moi — oracle du Seigneur de l'univers » (Aggée 2,7-8).

— la tentation de la pauvreté et la tentation de la richesse. Déjà, le livre des Proverbes écrivait : « Ne me donne ni pauvreté ni richesse, accorde-moi le pain qui m'est nécessaire, de peur que dans l'abondance je ne te renie et ne dise : Qui est l'Éternel ? ou que dans la pauvreté je ne vole et ne m'attaque au nom de mon Dieu » (Pr 30,8-9). Ici, la tentation de la richesse et de la pauvreté sont égales.

La tentation de la richesse est très claire dans les Proverbes. L'homme riche n'a plus besoin de reconnaître Dieu, il n'a plus besoin de Dieu, il se suffit à lui-même : « Que dans l'abondance je ne te renie et que je ne dise : Qui est l'Éternel ? » La suite est généralement plus difficile à comprendre : « Que dans la pauvreté je ne vole et ne m'attaque au nom de mon Dieu ». Une interprétation simpliste y voit la protection de la propriété privée. Or, il faut se situer dans le contexte d'une économie de subsistance. Ce que l'on vole dans une société comme celle du VIII^e siècle avant Jésus Christ en Palestine, c'est le strict nécessaire pour vivre. Par conséquent, le vol est tout à fait fondamental. « Que dans la pauvreté je ne vole et ne m'attaque

au nom de mon Dieu. » Le vol est contre le prochain et peut pousser le pauvre à maudire Dieu, comme l'Ancien Testament le rapporte constamment : « Maudis Dieu, et meurs » (Jb 2,9).

Couramment, le pauvre cherche à quitter sa condition et à l'améliorer, ce qui est tout à fait normal. Or chez Jacques, le pauvre doit se glorifier de son élévation. Quelle est cette élévation ? C'est que Christ, lui, s'est humilié. Christ est *le* pauvre. Il rejoint l'homme dans cette condition-là. Ce mouvement du Christ élève le pauvre vers le Christ. « Heureux les pauvres, car le Royaume des cieux est à eux », affirme Jésus. En cela consiste la glorification : le pauvre peut se glorifier de son élévation parce que l'abaissement de Jésus c'est l'élévation du pauvre.

Attention, « se glorifier » n'est pas s'enorgueillir. Bibliquement, la gloire révèle quelqu'un. Glorifier Dieu, c'est révéler Dieu à quelqu'un. Ce n'est pas chanter des cantiques, ou faire quelque chose montrant la majesté de Dieu. Quand Jésus glorifie Dieu, il révèle qui est Dieu. Autre exemple significatif, bibliquement la femme est la gloire de l'homme (1 Co 11,7) : elle révèle qui est l'homme, qui est

son mari. Dès lors, quand le pauvre se glorifie de son élévation, il manifeste ce qu'il est lui-même, en reconnaissant sa vérité : il est élevé et non pas humilié, il est élevé parce que Jésus Christ est le pauvre.

L'HUMILIATION DU RICHE

« Que le riche au contraire se glorifie de son humiliation ; car il passera comme la fleur de l'herbe. Le soleil s'est levé avec sa chaleur ardente. Il a desséché l'herbe, sa fleur est tombée et la beauté de son aspect a disparu : ainsi le riche se flétrira dans ses entreprises¹. » Dans l'épître de Jacques, le riche ne peut pas remercier Dieu pour sa richesse alors que, dans l'Ancien Testament, la richesse apparaît comme une bénédiction de Dieu².

1. Dans les versets 10 et 11 de l'épître de Jacques, vous reconnaissez le texte d'Isaïe. « L'herbe se dessèche et la fleur se fane quand passe sur elle le souffle du Seigneur. Oui, le peuple est comme l'herbe : l'herbe se dessèche et la fleur se fane, mais la parole de notre Dieu demeure pour toujours » (Is 40,7-8).

2. C'était une des bases fausses de toute une orientation du puritanisme protestant, la richesse devenant en quelque sorte la preuve que Dieu bénissait notre vie. C'est extraordinaire cette interprétation ! C'est comme s'ils avaient lu l'Ancien Testament et pas le Nouveau !

Quelle est l'humiliation du riche ? Celle-ci présente deux aspects. Le premier, présent ici, est l'annonce de son échec. Le riche passe comme la fleur de l'herbe, se flétrit dans toutes ses entreprises. Cela concerne aussi le chrétien. Nous avons le « *frère* pauvre » et le *frère* riche. Le chrétien ne peut pas rester longtemps riche. D'autres textes le confirment, le païen, le non-chrétien, peut parfaitement réussir dans la vie. Il peut devenir riche, c'est tout à fait normal. Mais le chrétien, semble-t-il, ne peut pas rester riche et réussir. Si le riche ne donne pas sa richesse, Dieu la lui enlève. Le second aspect de l'humiliation réside dans l'ensemble des malédictions que l'on rencontre principalement dans les évangiles. Le riche entend sur lui, de la part de Dieu, une parole de condamnation et de rejet. Il reçoit l'ordre de se dépouiller de sa richesse. « Va, vends tous tes biens, donne-les aux pauvres », dit Jésus au jeune homme riche (Mc 10,17-22).

Lorsque la Parole de Dieu annonce notre échec, nous condamnons, « malheur aux riches », cesse-t-elle d'être Parole de Dieu ? Tout le long de l'Écriture, le plus terrible est le silence de Dieu. Mieux vaut

entendre un Dieu qui nous condamne, voir la face de sa colère. Sur ce point, l'Ancien Testament est constant : ne détourne pas ta face, demande-t-on sans cesse à Dieu ! Après, peu importe que cette face soit bienveillante ou de colère.

« Le riche échouera dans tout ce qu'il entreprend » (cf. Jc 1,10). Cette Parole manifeste un Dieu tourné vers ce riche, qui lui tend la main et l'aide par ses paroles à surmonter le piège et la tentation de la richesse.

Rappelons-nous. Après le meurtre d'Abel, lorsque Dieu se tourne vers Caïn et le condamne : « Tu seras errant sur la terre » (Gn 4,12), Caïn le supplie en disant : ce sera beaucoup trop dur à supporter. Dieu lui dit : « Tu ne seras pas tué car je mets mon signe sur toi » (Gn 4,15). Caïn, tout criminel qu'il soit, tout condamné qu'il soit, est sous la protection de Dieu. Il est condamné, mais Dieu fait grâce. Il en est de même avec le riche. Plus la condamnation de la richesse est forte, plus le riche a besoin de la grâce et du pardon pour être arraché à ce mensonge de la richesse. Et Dieu l'aide à ne pas être possédé par la richesse. Si le riche se glorifiait de son élévation,

il serait totalement perdu, parce qu'il se confie à la richesse, destinée à l'anéantissement.

L'OPIUM DU PEUPLE

Comme l'opium du peuple, notre texte n'empêcherait-il pas le pauvre de se révolter puisqu'on lui dit : glorifie-toi de ta pauvreté ? Pour les riches, fera-t-on remarquer, cette doctrine est aisée et pratique. Le riche peut justifier sa position, car il est sous la condamnation de Dieu, mais pendant toute sa vie sur terre, il continue d'être riche. Des remarques s'imposent.

Premièrement, cette pensée de Jacques ne vient pas des milieux riches de l'Empire romain, mais a été développée dans les milieux pauvres et dans les milieux d'esclaves. Par conséquent, même si ces textes ont été utilisés à partir peut-être du ^{xvii}e ou du ^{xviii}e siècle en ce sens critiquable, à cette époque, ce n'était pas le cas. Le texte de Jacques n'a rien à faire avec la condition de riche ou de pauvre.

Deuxièmement, ces textes ne parlent pas du problème de la richesse sociale, de la question

économique. Il est question du frère pauvre, du frère riche, c'est tout. Cet enseignement concerne des chrétiens. Si nous pensons que ces textes constituent un paravent à une situation sociale, n'est-ce pas lié au fait que nous considérons la condition matérielle comme la chose la plus importante, la question politique comme plus importante qu'une vérité d'ordre spirituel ou qu'un comportement de type moral ? Autrement dit, lorsque nous portons un jugement de cet ordre, nous obéissons à un préjugé matérialiste inconscient — avoir ou ne pas avoir d'argent — qui est déterminant. Or le texte biblique nous dit justement le contraire : ce n'est pas cela qui est déterminant.

Remarquons-le, ces trois versets ne sont pas mis là par hasard, comme s'ils étaient un enseignement chrétien ou non. Ils correspondent à ce qui, à peu près à l'époque de l'épître de Jacques, devenait la doctrine de l'incarnation : celui qui était absolument riche s'est humilié, s'est dépouillé, a abandonné sa puissance. Celui qui était égal à Dieu¹ s'est d'abord

1. Voir Philippiens 2,5-11.

dépouillé de sa puissance en se faisant homme. Puis, étant homme, il s'est encore dépouillé de sa puissance humaine en se faisant mettre au rang des esclaves. Finalement, il s'est encore dépouillé, de la vie, en acceptant la condamnation. Nous avons ici la reproduction du processus du dépouillement. Dans l'Ancien Testament, ce processus correspond exactement à l'affirmation permanente que Dieu, le Dieu révélé à Abraham, est toujours forcément et exclusivement avec le pauvre, dans cet équilibre assez étonnant de l'Ancien Testament. De toute façon, le puissant ou le riche n'ont absolument pas besoin d'une aide complémentaire. Et Dieu est avec l'homme là où c'est vraiment indispensable : avec l'homme pauvre, dépouillé, faible, menacé, malade, Dieu est là. Nulle part ailleurs.

UNE LOI DE NON-PUISSANCE

Comme le montre notre réflexion, dans la Bible, l'argent est l'inverse de la grâce, mais il est toujours un élément exemplaire, symbolique. Il représente toutes les formes de puissance, de

domination, de supériorité. Ce qui est dit de l'argent, des riches, vise aussi bien le riche en intelligence, en puissance politique, en beauté, en force physique. Toutes les formes de domination et de supériorité, même au sein de l'Église, sont visées lorsque l'on parle de l'argent. Tous les hommes sont visés, même ceux au service de Dieu. Par exemple, affirmer pouvoir mettre sa richesse au service de l'Église, risque d'être une excellente justification de sa richesse.

Dans son cheminement avec les hommes, Dieu nous montre une loi de non-puissance. C'est dans cette non-puissance qu'Il affirme : « Vos puissances m'appartiennent, dans ma non-puissance ». Et l'épître aux Corinthiens déclare : « Où est le sage, où est le savant, où est le discuteur de ce siècle ? Et Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse du monde, car puisque le monde avec sa sagesse n'a pas connu Dieu, dans la sagesse de Dieu, il a plu à Dieu de sauver les croyants par la folie de la prédication. Les Juifs demandent des miracles, les Grecs cherchent la sagesse. Nous, nous prêchons Christ crucifié, scandale pour les Juifs (sur le plan

religieux), folie pour les païens, mais puissance de Dieu et sagesse de Dieu » (1 Co 1,17-22). Donc la non-puissance de Dieu est ce qui est destructeur de la puissance des hommes. Dieu est un moins de puissance qui détruit la puissance de l'homme.

Si je trouvais le moyen de mettre mon argent ou mon pouvoir politique, mon éloquence, au service de Dieu, je n'aurais plus besoin de la grâce de Dieu, puisque ça marche. Constamment, Dieu récuse ce raisonnement. Dès lors que vous trouvez le moyen de vous passer de la grâce, Dieu annule ce que vous faites.

12 Heureux l'homme qui supporte patiemment la tentation : car après avoir été éprouvé, il recevra la couronne de vie que le Seigneur a promise à ceux qui l'aiment.

13 Que personne lorsqu'il est tenté ne dise : c'est Dieu qui me tente. Car Dieu ne peut être tenté par le mal, et il ne tente lui-même personne. 14 Mais chacun est tenté quand il est attiré et amorcé par sa propre convoitise. 15 Puis, la convoitise

lorsqu'elle a conçu, enfante le péché, et le péché consommé produit la mort.

Trois points importants sont abordés dans ces versets : d'abord l'épreuve et de la tentation, puis la question « Est-ce Dieu qui tente ou non ? », et enfin la question de la convoitise.

LA TENTATION

La question de la tentation est abordée selon un nouvel angle, celui du lien entre l'amour porté à Jésus Christ et la possibilité de supporter la tentation : « Heureux l'homme qui supporte patiemment la tentation, car après avoir été éprouvé, il recevra la couronne de vie que le Seigneur a promise à ceux qui l'aiment » (1,12). Ce n'est ni l'énergie, ni le courage, ni la vertu, ni les bonnes dispositions, ni la morale, ni la bonne éducation qui permettent de résister et de supporter une tentation ou une épreuve, c'est l'amour que l'on porte à Jésus Christ. En effet, aimer Jésus Christ plus que tout, nous permet de rejeter la tentation.

C'est une question d'amour. Où mettons-nous l'amour ? Aimer nous lie, nous attache à ce que nous aimons. Si nous aimons celui qui est appelé ici le Seigneur — il ne l'est pas partout dans l'épître de Jacques —, le Seigneur qui a traversé la mort et qui est ressuscité, qui a vaincu les tentations, y compris celle de la mort, si nous l'aimons, alors il nous fait traverser les tentations. Qui aimons-nous ? Suis-je en train de vivre de mon argent ? De ma puissance ? Ou de l'amour de Jésus Christ ? La tentation nous oblige à nous demander quelle est la valeur fondamentale de notre vie. Elle nous met au pied du mur.

DIEU ME TENTE ?

Vient ensuite une deuxième question : la tentation est-elle voulue ou permise par Dieu : « Que personne, lorsqu'il est tenté, ne dise : c'est Dieu qui me tente » (1,13). Après tout, si Dieu me tente, de quoi se plaindrait-il si je succombe, puisque c'est de sa faute ? Déjà Adam répond à Dieu : « La femme que *tu* as mise à côté de moi, qui m'a tenté et m'a séduit » (Gn 3,12). La faute revient à Dieu,

cela ne me regarde pas. Mais Jacques déclare : « Que personne lorsqu'il est tenté ne dise, c'est Dieu qui me tente. »

Pourtant, dans le prologue de Job, Dieu permet la tentation. Satan, c'est-à-dire « l'accusateur », apparaît devant Dieu et lui dit : « Regarde Job, c'est un homme qui se prétend fidèle, mais c'est parce qu'il est heureux, c'est parce qu'il est riche que tu l'as comblé de faveurs, qu'il est pieux. Si tu lui enlèves cela, eh bien, tu vas voir ! » Dieu répondit : « Je te permets de lui enlever ses richesses, mais ne touche pas à sa vie, et puis je te permets de le rendre malade, mais ne touche pas à sa vie » (Jb 1,8-12). Si Dieu permet la mise à l'épreuve de Job, dans notre épître, tout aspect démoniaque ou spirituel est éliminé. En réalité il en reste exclusivement à l'homme, il décrit les phénomènes de la tentation comme purement naturels.

LA CONVOITISE

Dans l'épître de Jacques, la tentation vient d'un processus humain, la convoitise. « Chacun est tenté

quand il est attiré et amorcé par sa convoitise, puis la convoitise, lorsqu'elle a conçu, enfante le péché, le péché consommé produit la mort » (1,14-15). La convoitise est un thème biblique fondamental. Si elle existait dans l'homme créé par Dieu, elle n'était pas en soi quelque chose de mauvais. Elle était pour l'homme le désir de profiter de ce que Dieu mettait à sa disposition. Le désir, élément de la liberté de l'homme voulue par Dieu, tournait Adam vers les animaux, le tournait vers la femme et réciproquement, le désir tournait l'homme vers Dieu. Je crois pouvoir parler ici de l'équivalent de l'impulsion de création de Dieu lui-même. Dieu a désiré créer.

Seulement, avec la rupture entre Adam et Dieu, la convoitise, qui ne fait plus partie d'un univers qui est un avec Dieu, devient ce que nous décrit très bien l'alliance de Noé (Gn 6-9). Elle devient la volonté de posséder toujours davantage de choses, de dominer sur les autres et sur sa propre vie, de conduire sa vie par ses propres forces. Voilà pourquoi la convoitise est la dernière parole du décalogue : « Tu ne convoiteras pas » (Ex 20,17). En réalité, le Décalogue repose sur cette parole. On

vole, on tue, on crée d'autres dieux parce que l'on convoite. Cette dixième parole apparaît tout le long de la Bible. Enfouie en l'homme, la convoitise va se monnayer, mener à l'égoïsme, à l'orgueil. Elle provoque en nous la tentation car elle est en relation avec nos propos sur l'amour.

Jacques poursuit : « Que personne lorsqu'il est tenté ne dise, c'est Dieu qui me tente » (1,13). Si j'affirme que Dieu me tente, je ne l'aime pas, je l'accuse. L'amour est central. « Chacun est tenté quand il est attiré par sa propre convoitise » (1,14). Si je convoite, je n'aime pas Jésus Christ. En effet, si j'aime Jésus Christ, je ne peux avoir la prétention de mettre la main sur lui — c'est la convoitise théologique — ni sur autrui. En laissant libre cours à la convoitise, nous produisons des péchés, des actes nuisant à Dieu et à ceux qui nous entourent. Et la convoitise me conduit là où effectivement je suis, c'est-à-dire dans la séparation d'avec Dieu : « Le péché étant consommé produit la mort » (1,15). Si Dieu est le Vivant, la séparation d'avec Dieu, c'est la mort.

Donc, les responsables du mal, selon l'épître, ne sont pas la société, Dieu, la famille, l'hérédité. Le mal fonctionne à partir de l'homme lui-même, il découle de la convoitise. Celle-ci est bien au cœur de l'homme.

Chapitre 1, versets 16 à 27

Les quinze premiers versets forment une introduction à l'épître de Jacques. Nous y avons rencontré surtout le caractère existentiel de l'homme placé dans l'épreuve. De là découle le reste de l'épître, essentiellement consacrée au problème de l'éthique et de la vie chrétiennes.

*16 Ne vous y trompez pas mes frères bien aimés :
17 toutes grâces excellentes et tout don parfait
descendent d'en haut, du Père des lumières chez
lequel il n'y a ni changement ni ombre de varia-
tion. 18 Il nous a engendrés selon sa volonté par la
parole de vérité afin que nous soyons en quelque
sorte les prémices de ses créatures.*

*19 Ainsi que tout homme soit prompt à écouter,
lent à parler, lent à se mettre en colère ; 20 car la
colère de l'homme n'accomplit pas la justice de
Dieu. 21 C'est pourquoi, rejetant toute souillure
et tout excès de malice, recevez avec douceur la
parole qui a été plantée en vous et qui peut sauver
vos âmes.*

*22 Mettez en pratique la parole, et ne vous
bornez pas à l'écouter en vous trompant vous-
mêmes par de faux raisonnements. 23 Car si
quelqu'un écoute la parole et ne la met pas
en pratique, il est semblable à un homme qui
regarde dans un miroir son visage naturel, 24 et
qui après s'être regardé, s'en va et oublie aussitôt
quel il était. 25 Mais celui qui aura plongé les
regards dans la loi parfaite, la loi de la liberté,
et qui aura persévéré, n'étant pas un auditeur
oublieux mais se mettant à l'œuvre, celui-là sera
heureux dans son activité.*

*26 Si quelqu'un croit être religieux sans tenir sa
langue en bride mais en trompant son cœur, la
religion de cet homme est vaine. 27 La religion
pure et sans tache devant Dieu notre Père consiste*